

Marin Maurincomme

Un déliR S un nœud * ?

Tout au long de son enseignement Lacan a montré en quoi les trois ordres réel, symbolique, imaginaire, les trois dit-mensions du parlêtre, se distinguent et en quoi cette distinction était à la fois essentielle et nécessaire pour comprendre quelque chose à l'expérience analytique.

En 1975, Lacan repense la structure à partir de nœuds borroméens et l'enjeu est de taille. Faute d'un quatrième rond, opérateur borroméen, faisant fonction de nomination, on se retrouve dans une indistinction, une mise en continuité des trois registres RSI. C'est alors le nœud de trèfle, dont Lacan fera celui de la paranoïa. Pour les distinguer donc, il faut un quatrième rond, celui du symptôme ou du *sinthome*.

La question par laquelle j'ai choisi de pousser la porte aujourd'hui est celle de la psychose, et plus particulièrement celle du délire, ou des ébauches de délire que je peux être amenée à écouter auprès d'enfants psychotiques. Avec cette question : un délire peut-il faire fonction de nœud ? Question posée dans mon titre sous la forme d'une écriture nouvelle, ce que précisément Lacan tente de faire avec la topologie. Cette question de la fonction du délire est à prendre très au sérieux, en particulier dans les institutions, car il y va d'un enjeu éthique de pouvoir penser autrement la folie avec la psychanalyse.

Il me revient aujourd'hui de parler à partir de ce que la clinique nous enseigne, je vais donc partir de ce qu'un jeune garçon a pu m'apprendre sur ces questions.

* Intervention au Forum à Tarbes, « Réel, Imaginaire, Symbolique : nouages, embrouilles et savoir-faire », 4^e séquence, « Apprendre, savoir, inventer », le 6 avril 2013.

Le pas de nœud...

Lucas a 7 ans quand je le rencontre à son arrivée dans l'institution. Il est assez clair que sa psychose est « déclenchée ». Il est assailli de phénomènes élémentaires : hallucinations, effets de dépersonnalisation, troubles de l'image du corps, etc.

Il surprend et fait un peu peur autour de lui par son étrangeté, plus qu'étrange même aux yeux de son entourage. En effet, Lucas se présente dans un premier temps sous la peau d'un lion, rugissant quand on l'approche de trop près, surtout si l'on marche sur sa queue, ou sur son chat qui l'accompagne, et à qui il s'adresse le plus souvent.

Lors de notre première rencontre il vient vérifier que je n'ai pas des oreilles pointues cachées sous mes cheveux, ou des dents acérées. Il m'explique qu'il a peur des chasseurs, ou des bêtes sauvages qui pourraient venir le tuer et le dévorer à n'importe quel moment. Ce n'est qu'à ce prix qu'il pourra venir me parler sans trop de craintes.

Le thème de la dévoration, et de la mort, viendra faire balise à son travail avec moi. Sa question se précise au fur et à mesure de nos rencontres. De « je peux être dévoré à tout moment », il passe à « est-ce que je vais mourir ? », puis, au point culminant de son ébauche de délire, à « je ne peux pas mourir ! ».

Il fait des cauchemars toutes les nuits, dans lesquels il est dévoré par des vampires, des loups-garous et autres espèces, il est englouti dans l'autre. Il entend des choses dans sa tête qui le forcent à rugir pour couvrir le bruit. Il voit des loups qui le regardent la nuit depuis dehors, est terrifié devant les fantômes qui s'introduisent dans sa chambre et lui prennent ses vêtements, leur reflet dans le miroir, c'est lui.

Et cette question qui revient : « Je vais mourir ? » Une menace plane à chaque séparation qui compte pour lui (départ en voyage scolaire, mort de son « abuelo », arrière-grand-père) – « je ne suis plus, je perds toute la mémoire ». Lucas peut disparaître à chaque instant et vit dans un monde terrifiant dont il vient me prendre à témoin.

Je fais une hypothèse de déclenchement de sa psychose, dans l'après-coup de son travail avec moi. Je n'ai aucune information venant de sa famille, qui ne repère ni ne mesure aucunement l'état dans lequel se trouve Lucas (sauf peut-être maintenant que son entrée au collège est remise en question par l'école).

Cependant, un détail lors de son admission a attiré mon attention : celui d'une conjoncture entre la mort de « abuelo » et un accident de voiture, survenu rapidement après, dont il a été victime avec sa mère, où celle-ci a dû partir en ambulance, qui l'a plongé dans une angoisse intense, d'après elle. Depuis, il a très peur de se séparer d'elle et « n'est plus le même ». Ce récit de la mère, rapporté au « je perds la mémoire », me fait supposer que face à cet insymbolisable de la rencontre avec la mort, ce trou, le fragile nouage dans lequel il était pris a dû se rompre.

Lucas trouve dans le cadre de nos rencontres un lieu, où il peut venir témoigner de la façon dont il s'y prend pour traiter ce réel insupportable, ces phénomènes élémentaires dont je parlais plus haut. Il fera de moi son partenaire, « sa psychologue », comme il m'appelle, ne souffrant pas que quelqu'un d'autre que lui puisse venir me rencontrer. Dangereux lien exclusif, dans lequel je me trouve prise, pouvant à tout moment basculer du côté de la persécution.

Au fil de ses séances, Lucas troque sa fourrure contre des vêtements de superhéros : tour à tour Superman, Batman, ou encore ceux du moment au cinéma, qu'il connaît par cœur : Kung-Fu Panda, Buzz l'Éclair, etc. Il est captivé par l'écran, habité littéralement par les personnages qui « sauvent la planète des méchants », il reproduit à l'identique leurs gestes et leurs mots. Ce sont des figures de doubles sur lesquelles il s'appuie. Nous sommes pris, lui et moi, le temps de la séance, dans cet écran qu'est pour lui la fenêtre, hallucinant que le public nous regarde et nous applaudit au travers.

Envahissement continu, dans lequel imaginaire, réel et symbolique se rejoignent. Lucas tente par la féminisation de tous les prénoms de ses pairs d'échapper à leur emprise. Tout le monde lui veut du mal et le regarde. De rencontrer un analyste qui prend au sérieux cette menace de mort qui le concerne et d'en prendre un peu la mesure lui ont permis à la fois de venir interroger ce qui lui arrivait et de mettre au travail ces questions pour s'expliquer le monde et limiter l'envahissement hémorragique de jouissance dont il était l'objet.

Ses inventions...

Comme première invention, il devient « Lucas le bagarreur », incarnant discrètement et secrètement le sauveur. En effet, pour un

temps en tout cas, la bruyance de ses manifestations s'apaise un peu à l'extérieur et ce n'est vraiment que dans le cadre de nos rendez-vous que Lucas « délire ». Le premier effet aura donc été de lui permettre de rester dans un certain lien social, sur le lieu de l'école en tout cas, sans trop de débordement.

Il commence alors à fabriquer en séance des histoires dans lesquelles sa mère et lui se battent contre le reste du monde. Elles répondent à ses « nouveaux cauchemars », où les monstres ont disparu, mais où les « méchants » viennent tuer sa mère, qu'il ne peut sauver. Il doit alors fabriquer des armes, les prénoms n'y suffisant plus. La persécution l'envahit de plus en plus sans trouver à se localiser. Jusqu'au point culminant où deux figures font leur apparition : le persécuteur en la personne du « président », « celui qui peut déclencher une guerre atomique en appuyant sur le bouton, et envoyer les soldats pendant la nuit et nous faire prendre une douche de gaz », et Dieu (qui prendra une autre forme plus tard) : « Le maître, on fabrique des croix de Dieu pour se protéger », puis « il n'existe pas, il est mort, il me manque ».

Face à cette horreur qui l'envahit de plus en plus, le menace de disparition à tout moment, Lucas localise la jouissance au lieu de l'Autre sous la forme de « Dieu ». Il va ébaucher un délire un peu plus constitué, qui lui permettra de tenir un peu dans le monde.

Pour le sujet psychotique, il n'y a pas d'extraction de l'objet *a*, pas de localisation de la jouissance. Elle est partout, et la localiser, c'est précisément ce que le sujet va tenter de faire autrement. Le délire est alors « un essai de rigueur », comme Lacan le dit dans une conférence à la Yale University ¹, un essai de significantisation par lequel le sujet parvient à élaborer et à fixer une forme de jouissance acceptable pour lui.

Cette place d'exception qui se dessinait alors en la personne du sauveur du monde va prendre consistance dans un délire d'auto-engendrement. « Je viens de la planète Capitonlon », m'expliquera-t-il un jour. À la manière de Superman, il arrive de Capitonlon qui vient d'exploser, par une météorite. La météorite, qui parfois crée la Terre, parfois détruit tous les dinosaures et engendre les hommes. Il

1. J. Lacan, « Conférences et entretiens aux USA, Entretien à Yale University, 24 novembre 1975 », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976.

est alors seul et triste – « j'ai vu mes parents qui voulaient beaucoup de moi, et je leur ai demandé "tu es ma mère ?" et elle a répondu oui. » Il a pour mission de sauver la planète et de combattre les méchants (tous les petits autres qui l'entourent sont potentiellement des ennemis à éliminer). Cette mission lui vient du « maître », celui de sa vraie planète qui l'a envoyé, autre figure de Dieu, qu'il nomme parfois « le *minotorbe*, le maître des *enferbes* ».

C'est à la suite de ce moment de flambée délirante qu'il écrira « son livre ». Il s'appuie sur le personnage de Mario (dont on remarquera la similitude avec mon prénom), marqué de la lettre M, et de son acolyte Luigi, portant la première lettre de son prénom. Il va construire pendant plusieurs mois une histoire où il s'agira de sauver le monde, qu'il dessinera avec beaucoup de précision, m'assignant la place de secrétaire, écrivant donc l'histoire sous sa dictée. Puis plus tard un autre livre où il est le prince de l'eau baptisé « Galman », combattant et sauvant le monde du prince du feu, « Uruptor ».

Il me semble là que l'on peut repérer comment les trois registres RSI se rejoignent, se renouent de nouveau, l'imaginaire par le dessin, le symbolique par l'écriture des lettres et les néologismes qui viennent mettre un point d'arrêt à la parole qui défile, et le réel, puisque c'est par cette forme d'écriture qu'il vient le traiter. On notera d'ailleurs que, dans les deux livres, les personnages sont pris dans des transformations de corps, à la suite d'explosions, et qu'ils sont renommés, ce qui signe ce à quoi il a, lui, Lucas, à faire face (avec ses phénomènes élémentaires notamment).

Un point important de la fonction de « ses livres » est à relever. Il avait l'idée qu'il pouvait se faire un nom d'auteur et grâce à cela gagner de l'argent pour « être le sauveur des pauvres ». Cette solution inventée par lui lui a permis de tenir autrement dans le monde pendant presque une année entière. Il a pu commencer à écrire à l'école, il n'était plus halluciné en permanence, il a pu se séparer de sa mère sans être englouti dans cette perte. Ce « statut d'auteur » est probablement pour lui une ébauche de ce qui peut faire lien avec les autres sans la persécution. C'est une question qui me semble importante quant à savoir ce qui fait suppléance : la métaphore délirante seule ou ce qu'elle permet d'inscrire dans le lien social ?

Malheureusement cette solution n'a été que provisoire pour lui. Une rencontre avec le réel de la mort de sa grand-mère et l'insupportable musique pendant la cérémonie d'enterrement ont réactivé son délire de persécution (mon idée est qu'il a entendu quelque chose à ce moment-là). Plus rien ne tient pour lui aujourd'hui et son état se dégrade.

Je m'arrêterai là concernant Lucas, et tout ce qu'il a pu m'apprendre par son effort pour se déprendre de l'horreur dans laquelle il est pris au quotidien, et sans relâche.

Quelques remarques s'imposent, sur la fonction du délire et sur l'approche qui peut en être faite grâce à la psychanalyse.

La lecture des *Mémoires* du président Schreber, témoignage écrit du cas célèbre, vous le savez, de psychose paranoïaque, que Lacan à la suite de Freud a lu très attentivement, nous permet de dire que le travail de délire est un travail de reconstruction, un rétablissement de l'ordre de l'univers. En conclusion de son travail, Freud disait ceci : « Le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais au moins tel qu'il puisse y vivre de nouveau. Il le rebâtit au moyen de son travail délirant. Ce que nous prenons pour une production morbide, [...] est en réalité une reconstruction ². »

Le président Schreber se sert d'un travail délirant rigoureux pour atteindre une stabilisation (qui n'est pas définitive ici non plus). Il construit une métaphore délirante, qui restitue une signification symbolique absente en raison de la défaillance de la métaphore paternelle. La métaphore délirante a comme contenu l'idée de devenir la femme de Dieu, chose à laquelle il consent, acceptant le sacrifice que l'Autre divin lui impose pour assouvir sa jouissance, et cela a un effet de stabilisation.

Le délire a pour fonction entre autres de localiser la jouissance autrement, puisque, faute d'extraction de l'objet *a*, elle est partout. On a pu voir les effets de cette localisation dans les figures de Dieu et du président pour Lucas.

Pour terminer sur la question de la topologie qui nous occupe aujourd'hui, je vais reprendre les conclusions de Lacan à la fin de son enseignement. La question de la psychose a traversé l'enseignement

2. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1973, p. 315.

de Lacan, depuis les travaux de sa thèse en 1932 avec le cas Aimée, jusqu'au séminaire qu'il consacre à James Joyce en 1975, cas de psychose « non déclenchée ». Si vingt ans auparavant Lacan introduit le concept de métaphore délirante comme solution à la faillite de la métaphore paternelle pour Schreber et comme voie royale de la suppléance, il introduit là le concept de *sinthome*, comme solution au défaut de nomination paternelle. Pour Joyce, le symptôme (son écriture) est le quatrième rond, qui fait tenir les trois registres RSI ensemble ; il a une fonction de nomination, qui ne passe pas par le père. Joyce a trouvé une solution à la forclusion, qui consiste en une nomination non paternelle, qui lui permet d'échapper au délire.

Selon Michel Bousseyroux, la psychose se définit comme une dé-génération du nouage au quatrième rond du Nom du père (avec divers degrés dans celle-ci : dans la paranoïa, la schizophrénie, la manie ou la mélancolie). Le *sinthome* de Joyce, on vient de le voir, est une des façons de renouer le nœud borroméen avec un quatrième rond, mais il n'est pas la seule. Je vous laisse le soin de vous reporter à son livre essentiel concernant ces questions : *Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse*³. Son hypothèse, entre autres, est, je le cite, celle-ci : « On pourrait concevoir la tentative de guérison qu'est le délire paranoïaque comme une tentative de redissocier les trois dit-mentions de la réalité qu'unifie le trèfle de la paranoïa, comme j'en ai fait l'hypothèse à partir des délires trinitaires de Newton et de Cantor⁴. » C'est ce que j'ai essayé de repérer avec vous dans les tentatives de construction de Lucas. On voit bien à quel point cela reste fragile, mais tous les sujets psychotiques n'ont pas les mêmes ressources. Ne peut pas être Newton qui veut !

Pour conclure...

À partir des signifiants qui nous étaient proposés pour aujourd'hui : « Apprendre, savoir, inventer », j'ai voulu orienter mon travail sur ce que l'on apprend de ce que les sujets peuvent nous dire. Apprendre de la façon à chaque fois singulière dont ils se débrouillent des

3. M. Bousseyroux, *Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse*, séminaire d'Ecole 2004-2005, publication de l'association l'En-Je lacanien, 2005.

4. *Ibid.*, p. 69.

5. T. Lamote, *La Scientologie déchiffrée par la psychanalyse. La Folie du fondateur L. Ron Hubbard*, Paris, PUF, 2011.

embrouilles du nœud. J'ai choisi de partir de ce que j'appelle les inventions dans la psychose, *via* le délire entre autres.

J'avais prévu au départ de cette intervention de vous parler d'un cas délirant passionnant, travail que je laisse de côté pour l'instant pour cause de temps, mais que je propose comme ouverture pour une prochaine fois. Pour ceux que cela intéresse, je vous conseille le livre de Thierry Lamote ⁵, qui consacre sa thèse de psychanalyse à Ron Hubbard, dans lequel il étudie avec minutie les détails de son délire paranoïaque qui conduit à l'invention folle de la scientologie, puisqu'il en est le fondateur, comme solution à la reconstruction du monde après le déclenchement de sa psychose.

La psychose pousse à l'invention, à la fois du côté du sujet et aussi de celui qui l'écoute ! C'est ce que M. Bousseyroux repère dans les commencements de la psychanalyse, dans ce qu'il appelle « la paranoïa originelle » : le transfert de Freud à la paranoïa scientifique de son ami Fliess, qui a été pour lui en place d'analyste, grâce à une correspondance passionnée jusqu'en 1906, où Fliess déclenche un délire de persécution et de vol de ses idées. Je ne développerai pas ici les termes du délire scientifique de Fliess, pourtant passionnants. Voici ce que j'en retiens : « C'est en délirant avec lui [Fliess], c'est en étant dupe de son délire scientifique, que Freud n'a pas erré et qu'il a pu trouver le chemin, la voie royale de l'inconscient ⁶. » « Ce que Freud attendait, c'est un *savoir nouveau*, non encore advenu sur le sexe. [...] C'est bien parce que Freud a méconnu la paranoïa de Fliess, qu'il a pu, non seulement faire son analyse avec lui, mais *inventer le savoir nouveau de la psychanalyse*, avec la théorie de l'interprétation des rêves et des formations de l'inconscient ⁷. » Et cette invention est de taille !

6. M. Bousseyroux, *Clinique des psychoses, théorie de la psychanalyse, op. cit.*, p. 29.

7. *Ibid.*, p. 24.